

Bourdaloue a eu la gloire de mettre le  
 sceau à la perfection, de fournir des  
 modèles à l'art, & de poser des bornes  
 que les successeurs n'ont point encore  
 franchies. Je n'en crois rien du tout,  
 & j'aurai pour moi l'avis de tous les Gens  
 de Lettres, de tous les Lecteurs éclairés,  
 enfin ce qu'on peut appeler l'opinion pu-  
 blique, qui, sur ce point, est depuis long-  
 temps fixée. Ce n'est pas ici le lieu d'ap-  
 profondir cette discussion; je l'ai fait ail-  
 leurs; mais il est reconnu aujourd'hui qu'il  
 s'en faut de beaucoup que Bourdaloue ait  
*mis le sceau à la perfection de l'éloquence*  
*chrétienne*, ni qu'il en soit le modèle, ni  
 qu'il en ait posé les bornes: cet éloge n'est  
 dû qu'à Massillon. Je suis fâché qu'il ait  
 été Oratorien; c'est une raison pour qu'un  
 Jésuite n'ose pas même le nommer; mais  
 il est lu de tout le monde, & Bourdaloue  
 ne le sera jamais que dans les Séminaires.  
 On sait, depuis Massillon, que Bourdaloue  
 était infiniment plus Théologien qu'Or-  
 ateur. Sa gloire a été d'avoir le premier  
 formé la diction de la Chaire, de l'avoir  
 épurée, de l'avoir rendue constamment dé-  
 cente & raisonnable, & c'est beaucoup: il  
 a été, sous ce point de vue seulement, le  
 premier modèle. Personne, comme a très-  
 bien dit Voltaire, ne l'a fait oublier; mais  
 on l'a infiniment surpassé.

Quel Corps ne s'honorerait d'avoir  
 produit un Groust, un Segant, un Lia

» Rue, un Cheminai, un Neuville, un  
» Chapelain « ?

Ces formules emphatiques ( dans le langage des Grammairiens ), réservées par le goût pour les hommes du premier ordre, sont déplacées quand il s'agit d'Orateurs qui sont tout au plus du second. Je ne connais point les Sermons de Chapelain : ils ne sont pas imprimés. La Rue, Cheminai, Neuville, ont perdu presque toute leur réputation en imprimant : c'est là l'écueil des talens médiocres. Segaud seul a survécu : il a quelques Sermons fort beaux, mais la plus grande partie est très-faible. Parmi les Prédicateurs vivans, M. l'Abbé Grosier loue exclusivement les Abbés Beau-regard, Lenfant, de Marolles, Fignon, An-demot, Le Gué, tous ex-Jésuites. Ce sont, dit-il, les seuls qui excitent encore un concours soutenu. C'est aux autres Prédicateurs, tant séculiers que réguliers, à commencer par M. l'Abbé Maury, c'est à ceux qui les ont entendus à voir comment ils doivent prendre cette exclusion. Nous autres profanes, nous attendons que ces Messieurs impriment pour savoir ce qu'il en faut penser.

Des Prédicateurs aux Missionnaires, il semble qu'il n'y ait qu'un pas ; mais ce pas est immense ; il conduit aux extrémités du monde. Personne n'a jamais nié qu'il n'y eût un grand courage à entreprendre ces Missions lointaines, à en supporter les fa-

tigues & les dégoûts, à en braver les dangers. Mais indépendamment de l'enthousiasme religieux, également capable de produire de grands efforts & de grands crimes, on a observé que l'orgueil de dominer des multitudes d'hommes par des idées surnaturelles, & de se faire, pour ainsi dire, Dieu de ce monde en annonçant celui de l'autre, était une espece de jouissance enivrante, une sorte d'exaltation de l'amour-propre, qui pouvait enfanter des prodiges. On peut demander, il est vrai, pourquoi cet amour de la domination étant naturel à l'homme, l'esprit de prosélytisme est pourtant particulier aux Chrétiens. Mais on peut répondre, ce me semble, qu'il n'y a aussi que les Chrétiens chez qui les combats des opinions religieuses aient jamais donné une grande existence à ceux qui les soutenaient, & que ces combats ayant duré de siècle en siècle depuis la naissance du Christianisme, ont pu faire naître chez les Chrétiens un genre d'ambition inconnu chez tous les autres peuples anciens ou modernes. L'amour-propre se modifie à l'infini, suivant les idées acquises par l'éducation & par l'habitude; & de-là vient qu'il a, d'un pôle à l'autre, des caracteres différens, & que celui d'un Européen ne ressemble pas à celui d'un Asiatique.

(*La fin au Mercure suivant.*)

---

 A N N O N C E S E T N O T I C E S .
 

---

On a mis en vente, le Lundi 30 Juillet, Hôtel de Thou, rue des Poitevins, la 50<sup>e</sup>. Livraison de l'ENCYCLOPÉDIE.

Cette Livraison est composée de la onzième Partie ou Livraison des Planches d'Histoire Naturelle; Partie de la *Botanique*, par M. de la Marck; du Tome II. de l'Assemblée Nationale; *Débats*, par M. Peuchet, ancien Administrateur de la ville de Paris; du Tome X, 2<sup>e</sup>. Partie, de la *Jurisprudence*, terminant le Dictionnaire particulier de la Police & Municipalité, par le même M. Peuchet; du Tome III, 2<sup>e</sup>. Partie, des *Manufactures & Arts*, par M. Rolland de la Platière, ci-devant Ministre de l'Intérieur.

Le prix de cette Livraison est de 41 liv. en feuilles, & de 42 liv. 10 s. brochée.

(Nota. Le Volume de l'Assemblée Nationale se vend séparément, ainsi que les Planches d'Histoire Naturelle, de M. de la Marck, & l'Encyclopédiana: la vente des autres Dictionnaires, séparés de l'ENCYCLOPÉDIE, n'aura lieu que vers la fin de l'année.)

**TABLEAUX, Statues, Bas - Reliefs & Camées** de la Galerie de Florence & du Palais Pitti, dessinés par M. Wicar, Peintre, sous la direction de M. Lacombe, Peintre; avec les explications par M. Mongez l'aîné, de l'Académie des Inscriptions & Belles - Lettres, &c. imprimés sur papier vélin superfine de Johannot d'Annonay. — 12<sup>e</sup>. Livraison. Prix., 18 livres. A Paris, chez Lacombe, Peintre, Editeur de l'Ouvrage, rue de la Harpe, N<sup>o</sup>. 84.

Cette superbe Collection se continue avec des soins dignes de sa beauté.

**DEVAUX, Libraire, à Paris, rue de Chartres, N<sup>o</sup>. 382, & au Palais-Royal, N<sup>o</sup>. 181, vient de mettre en vente le XII<sup>e</sup>. Volume de la NOUVELLE LÉGISLATION, ou Collection complète, & par ordre de Matières, des Décrets rendus par l'Assemblée Nationale constituante.**

Ce Volume est le III<sup>e</sup>. & dernier de l'Ordinaire des Finances; contenant, 1<sup>o</sup>. les Droits d'Enregistrement; 2<sup>o</sup>. le Timbre; 3<sup>o</sup>. Contribution mobilière; 4<sup>o</sup>. Instruction sur cette Contribution; 5<sup>o</sup>. Principes généraux sur la Contribution mobilière; 6<sup>o</sup>. Tarif des Droits d'entrée, de sortie; 7<sup>o</sup>. l'Etat des Marchandises prohibées à l'entrée du Royaume, à la sortie; 8<sup>o</sup>. Droits de Patentes; 9<sup>o</sup>. Contribution foncière & mobilière pour 1791; 10<sup>o</sup>. de la Régie des Droits d'Enregistrement & autres y réunis; 11<sup>o</sup>. Contribution foncière & mobilière; 12<sup>o</sup>. Adresse aux Français sur les Contributions publiques; 13<sup>o</sup>. Régie des Poudres & Salpêtres; 14<sup>o</sup>. Contribution foncière & mobilière pour 1792, &c. &c.

## 36 MERCURE FRANÇAIS.

Le prix de chaque Volume est de 3 liv. 15 s. pour les Souscripteurs de Paris, & 4 liv. 10 s. pour ceux des Départemens. On recevra des soumissions jusqu'au 15 Août, aux prix ci-dessus. On vend séparément les Codes, 5 liv. chaque Vol.

LE NOUVEAU ROBINSON, pour servir à l'amusement & à l'instruction de l'un & de l'autre sexe; Ouvrage traduit de l'Allemand, & orné de 30 Gravures. 2 Vol. in-12. Prix, 6 liv. br. A Paris, chez Poinçot, Lib. rue de la Harpe, N°. 135.

LETTRES écrites de Barcelone, à un Zéléateur de la Liberté, qui voyage en Allemagne; Ouvrage dans lequel on donne des détails vrais & circonstanciés, 1°. sur l'état dans lequel se trouvaient les Frontières d'Espagne en Mars 1792, sur le cordon qu'on y a formé, & les préparatifs de guerre qu'on prétend y avoir été faits; 2°. sur les Emigrés dans ce pays, sur l'accueil qu'ils y reçoivent, & leurs menées: avec plusieurs Anecdotes à ce sujet, auxquels on a joint quelques Réflexions & des détails philosophiques sur les Mœurs, Usages & Opinions des Espagnols, &c. &c. Par M. Ch... Citoyen Français. 1 Vol. in-8°. de 450 pages. Prix, 4 liv. 10 sous br. & 5 liv. franc de port par la Poste. A Paris, chez Buiffon, Imp-Lib. rue Haute-feuille, N°. 20.

### T A B L E

C H A N S O N .	3 Mémoires, 2e. Ex.	23
Les Rivaux d'eux-mêmes.	5. Annonces & Nouvelles.	34
Uniradié. En. Log.	21	



JOURNAL  
HEBDOMADAIRE.

SAMEDI 18 AOUT 1792.

PIECES FUGITIVES.

ORPHÉE ET EURIDICE,

FABLE premiere du dixieme Livre des  
MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

**H**YMEN a pris l'effor sous la voute azurée :  
L'air frémit dans les plis de sa robe empourprée.  
Honte vers la Thrace , où le plus tendre Amant ,  
Orphée attend le Dieu pour bénir son serment ,  
Il vient ; mais du Destin douloureux interprete ,  
Son visage est sinistre , & sa bouche est muette.  
Sa torche , en péchant , fume & se fond en pleurs ;  
Et l'air excite en vain ses mourantes lueurs.

Le malheur suit de près un si fâcheux augure.  
Belle Euridice , un jour qu'errant sur la verdure ,  
Tu cours , en te jouant , sur la mousse & les fleurs ,  
Ton pied foule un serpent ; tu pâlis , & tu meurs.

N<sup>os</sup>. 32 & 33. 18 Août 1792.

C

Epoux désespéré, le Chantre de la Thrace,  
Las de se plaindre au Ciel qui souffrit sa disgrâce,  
Osa franchir vivant la porte des Enfers.

A travers les détours de ces obscurs déserts,  
Peuplés confusément de livides fantômes,

Il aborda les Dieux de ces sombres Royaumes.

Là, d'une voix plaintive, & la lyre à la main,

Il dit : Divinités du Monde souterrain.

Vous, dont tout ce qui naît enrichit le domaine,

Un désir curieux n'est point ce qui m'amène,

Ni l'orgueil d'enchaîner, à mes pieds terrassé,

Le chien au triple col, de serpens hérissé.

Je viens redemander une épouse ravie.

De sa beauté fragile, au matin de sa vie,

La dent d'une vipere a moissonné la fleur.

J'ai voulu supporter sa perte & ma douleur ;

Je ne l'ai pu : je cède ; & je l'ai dû peut-être.

L'Amour regne en Tyran : l'Enfer doit le hon-

raître ;

Et des temps reculés si les récits sont vrais,

Lui seul rendit Platon le gendre de Cérés.

Par ce sombre chaos, & cet Empire horrible,

Où regne avec la mort un silence terrible,

Redonnez Euridice à mes pleurs, à mes chants,

Et renouez pour moi le fil de ses beaux ans.

Tout mortel, en naissant, est votre tributaire ;

C'est ici des vivans la demeure dernière :



Tôt ou tard on arrive à ce terme du sort ,  
Et le plus vaste Empire est celui de la Mort.

Euridice elle-même , à vos décrets sujette ,  
De la Nature aussi doit acquitter la dette,  
Rendez - lui pour un temps des jours trop tôt  
perdus.

J'implore comme un don les ans qui lui sont dus.

Si le Destin cruel rejette ma priere ,  
C'en est fait : je renonce à revoir la lumière ;  
Plus de retour sans elle : accordez à mes vœux  
La grace d'Euridice , ou la mort de tous deux.

Il chante , & sous ses doigts sa lyre gémissante  
Seconde de sa voix l'expression touchante.  
Les Manes étonnés , Spectres vains & sans corps ,  
Pleurent autour de lui , touchés de ses accords.  
Sÿsyphe écoute , assis sur la roche fatale.  
L'onde fuit & revient sans irriter Tantale.  
L'urne échappe à vos mains , ô filles de Bélus !  
Et le bec du vautour , bourreau de Tytius ,  
Suspend pour un moment ses avides morsures.  
Ixion sur la roue , oubliant ses tortures ,  
S'arrête aux chants d'Orphée ; attentive à sa  
voix ,

L'Euménide pleura pour la première fois,  
Pluton cede lui-même ; un charme irrésistible  
A surpris la pitié dans son cœur inflexible,

C :

Il appelle Euridice : elle vient ; mais , hélas !  
 Sa plaie encor récente a retardé ses pas.  
 Elle est enfin rendue à son époux fidele ;  
 Mais s'il jette un regard , un seul regard sur elle ,  
 Avant qu'elle ait quitté l'Empire de la Nuit ,  
 Des faveurs de Pluton il perdra tout le fruit.

Par un sentier obscur , tortueuse caverne ,  
 Ils remontent tous deux les gouffres de l'Averne,  
 Orphée a presque atteint la barriere du jour.  
 Soudain impatient & de crainte & d'amour ,  
 Il regarde . . . Euridice , hélas ! en vain rendue ,  
 Echappe à son Amant : un coup d'œil l'a perdue.  
 Il la rappelle en vain du geste & de la voix.  
 Elle meurt , sans se plaindre , une seconde fois.  
 Eh ! quelle plainte encore aurait-elle formée ?  
 Est-ce un crime pour lui de l'avoir trop aimée ?  
 Par un dernier soupir que l'époux n'entend pas ,  
 Adieu , dit-elle ; & rentre aux gouffres du trépas.

( Par M. de St-Auge. )

*Explication de la Charade , de l'Enigme &  
 du Logogriphe du Journal précédent.*

Le mot de la Charade est *Vinaigre* ; celui  
 de l'Enigme est *Seringue* ; celui du Logo-  
 griphe est *Veau* , où l'on trouve *Eau*.

## C H A R A D E.

LE matin & le soir on tire mon premier ;  
 Au moulin , lorsqu'on veut , on trouve mon  
 dernier ;  
 Au Concert , au Théâtre , on entend mon entier.

## É N I G M E.

J'AI l'ame forte avec un corps débile ;  
 Je réunis l'agréable & l'utile.  
 Dans ma jeunesse on me recherche peu ;  
 Mais l'amateur , jaloux de ma vieillesse ,  
 Quand l'ignorant me croit digne du feu ,  
 Me croit , pour lui , digne de sa tendresse ;  
 Je fers les R's , les Jeux & les Amours ,  
 Et les fureurs & la sombre tristesse.  
 Né dans les bois , on m'entend dans les Cours ;  
 Je fers aux vœux des Ga'ans de la ville ;  
 J'allége aussi le poids des jours  
 Aux habitans de mon premier asile :  
 Et pour tant de faveurs n'es-tu pas étonné  
 Qu'à la corde à jamais j'aye été condamné ?



## L O G O G R I P H E.

DANS les bureaux, Lecteur, je suis souvent usé ;  
 J'ai six pieds, & je suis du genre féminin.

Rarement on écrit sans me prendre à la main.

En me décomposant la recherche est facile.

De mes pieds transposés vois les combinaisons ;

Elles t'offrent d'abord trois différens pronoms ;

Une note, & le nom des Loix de l'Angleterre ;

De beaucoup de nos maux la cause très-amère ;

Le globe pourchassé d'un jeu noble & savant ;

Le titre que poursuit la femme en se parant ;

Ce qu'il faut employer en esprit, en cuisine ;

Et d'un puissant secours souvent en Médecine ;

Un meuble nécessaire à tout bon cavalier.

Si tu m'as deviné, tu peux le publier.

(Par M. D...t fils, à l'Arsenal.)



## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*MÉMOIRES d'une Société célèbre, considérée comme Corps Littéraire & Académique, depuis le commencement de ce Siècle; ou Mémoires des Jésuites sur les Sciences, les Belles-Lettres & les Arts: publiés par M. l'Abbé GROSIER. Trois Volumes in-8°. avec Figures. A Paris, chez Deser. de Maisonneuve, Libraire, rue du Fou-St-Jacques, la porte cochère au coin de la rue Bouttebric.*

## DERNIER EXTRAIT.

L'ORDRE des Jésuites avait tité trop de lustre de ses Missions; pour que leur panégyriste ne relevât pas ce titre de gloire aussi magnifiquement qu'il lui est possible. Le tableau eût été plus frappant encore, si les pinceaux avaient eu plus d'énergie; peu de sujets en étaient aussi susceptibles; mais ce n'est pas la force qui caractérise le style de l'Auteur. Au reste, les peintures sont nobles, intéressantes & vraies; c'est déjà un assez grand mérite, & pour cette fois, il n'y a rien exagéré; le sujet l'en dispensait. Il a sagement mis de côté tout le merveilleux des anciennes Relations; & n'a insisté

que sur la réunion vraiment admirable d'intrepidité & de douceur, qui distinguait ces conquérans spirituels du Nouveau-Monde, & qu'il oppose habilement aux cruautés exercées par les conquérans guerriers. Il rappelle le Gouvernement paternel du Paraguay, & les éloges qu'il a obtenus de Philosophes, tels que Voltaire & Montesquieu; les services importans qu'ont rendus les Missionnaires Jésuites, les seuls qui nous aient fait connaître cet immense Empire de la Chine, ses Annales, ses Arts, ses productions. C'est là sans contredit la plus belle partie de l'histoire des Jésuites : il est triste qu'elle ait fini par des fautes inexcusables, par une rage de controverse qui rendit ridicules & dangereux, aux yeux des Chinois, ces mêmes hommes que les Sciences & les Arts de l'Europe leur avoient rendus respectables; par une ambition usurpatrice qui révolta le Gouvernement, & fit chasser enfin les Jésuites & leur Religion d'un des plus vastes Royaumes de la Terre. Sur-tout cela, M. l'Abbé Grotier use de la figure de brécinence, & l'on avouera que celle-là est très-bien employée.

Il revient aux nomenclatures & aux exagérations, quand il s'agit des Lettres : il assure qu'elles ont perdu beaucoup à la destruction des Jésuites : il est très-permis d'en douter. Il est de fait que la Société

était depuis long-temps assez stérile en ce genre. Une des raisons qui avaient pu y contribuer, c'est que la Philosophie avait donné aux Lettres un essor plus hardi & plus étendu, qu'il était difficile de suivre sous la chaîne des préjugés monastiques. Ce qui était arrivé au P. Bougeant pour sa *Brocchure*, aussi médiocre qu'innocente, du *Langage des bêtes*, n'était pas fait pour encourager & à écrire & à penser. Boscovich dans les Mathématiques, & Griffet dans l'Histoire, avaient montré des connaissances : c'est à peu près là que se réduisait tout ce qui restait aux Jésuites en Sciences & en Littérature ; & c'est ici le lieu d'observer que jamais en aucun genre ils ne s'étaient élevés bien haut : les noms que cite M. l'Abbé Grosier vont me servir de preuve. Je laisse de côté les Théologiens ; il y en a tant ! & quelle Committauté n'en a pas fourni une nombreuse portée ? Les Géomètres sont un peu plus rares ; ceux des Jésuites, dans le siècle dernier, n'ont pas laissé une grande réputation. Castel a été connu dans celui-ci, mais par la folle bizarrerie de ses idées, comme Hardouin par ses paradoxes en érudition. Parmi les Savans, Petau, Sirmond, Kircher, Labbe, seront toujours distingués par leurs études laborieuses & leurs connaissances polygraphiques ; mais aucun d'eux n'est à comparer ni pour la sagacité

des recherches , ni pour l'utilité qu'on en peut retirer , aux Mabillon , aux Ducange , aux Pasquier , aux Montfaucon , que consultent tous les jours ceux qui ont des livres pour s'instruire. Il est étonnant qu'au nombre des Savans Jésuites on n'ait pas nommé ici Duhalde , dont le grand Ouvrage sur la Chine est certainement le plus instructif qui soit sorti de la plume des Jésuites.

Quant aux Historiens , M. l'Abbé Grolier place au premier rang le P. d'Orléans , Auteur des *Revolutions d'Angleterre* , & le P. Bougeant , Auteur du *Traité de Westphalie*. Ce dernier Ouvrage est très-recommandable par la méthode , la clarté , l'exactitude , & par la sage simplicité du style. Ce Livre est très-bien fait : c'est , avec les *Mémoires* du P. d'Avrigny , ce que les Jésuites ont fait de meilleur en Histoire. Mais pourtant ces Ouvrages , qui sont plus d'érudition que de talent , ne sauraient placer leurs Auteurs au premier rang des Historiens , même parmi les Français , chez qui cette branche de Littérature , qui ne peut être fécondée que par la Liberté , a été jusqu'ici la moins fertile. Le talent de peindre les Nations , les Cours & les hommes , un style au niveau des grands sujets , voilà ce qui mérite la première place , & parmi nous l'*Essai sur l'Histoire générale* de Voltaire , la *Vie de Charles XII* , le *Siecle de Louis XIV* ,



tout imparfait qu'il est, *les Révolutions de Suède & de Portugal, de Vertot, la Conjuratation de Venise, de St-Réal, l'Esprit de la Ligue*, sont encore ce que nous avons de plus estimé, & supposent un esprit fort supérieur à celui des P. Bougeant & d'Arvigny.

Pour le P. d'Orléans, il était trop au dessous de son sujet, & par ses facultés qui étaient assez communes, & par son état qui ne lui permettait pas d'écrire l'Histoire d'une Nation libre & Protestante. Il a quelques morceaux éloquens, quoique sa diction soit inégale & incorrecte; mais à dater de la réforme sous Henri VIII, la lecture de son Livre n'est pas supportable pour un homme instruit & impartial; & c'est bien pis encore, à l'époque de Jacques Second & de Guillaume III. Le P. d'Orléans n'est alors qu'un plat & ignorant adulateur de Louis XIV & de l'Eglise Romaine.

J'en dis autant, avec tout le Public, de ce trivial & infidèle compilateur Daniel. Toutes ces prétendues réputations, dont s'appuie M. l'Abbé Grœsier, sont du temps où l'influence des Jésuites s'étendait jusques sur la fortune qu'ils faisaient aux Ecrivains de leur Société; ils les donnaient à lire à la jeunesse qu'ils élevaient; ils les prêchaient dans un monde intéressé à les croire, & à les faire croire; ils les exal-

raient dans leurs Journaux. Le temps a fait justice, & l'on fait aujourd'hui que Daniel, dont tout le mérite est d'avoir rectifié les erreurs de Mezerai dans les deux premières Races, n'est depuis la troisième qu'un Historien de parti, à qui le mensonge ne coûte rien, & de plus, un narrateur plateusement & froidement prolix.

Que dire de Carrou & Rouillé, si profondément oubliés & trop heureux de l'être, d'un Berryer si fameux par le ridicule ? Faire trophée de ces noms-là, en vérité c'est appeler au festin les aveugles & les boiteux.

Longueval & Pallavicin ne se trouvent ici que pour nous rappeler, apparemment, la distance qu'il y a de l'*Histoire du Concile de Trente*, du dernier, à celle de Fra-Paolo, & de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, du premier, à celle de l'*Eglise*, de l'Abbé Fleury.

Voici encore Maffée, Strada, Turfelin, Molina. Il faut croire que l'Auteur s'est trompé de nom & a voulu dire Mariana ; cependant l'*Errata* ne fait point mention de cette faute. Quoi qu'il en soit, il n'y a point d'Historien qui s'appelle Molina. Maffée a composé seize Livres de l'*Histoire des Indes*, Strada celle des *Guerres civiles des Pays-Bas*, Mariana celle d'*Espagne*, Turfelin un *Abrégé d'Histoire Universelle*. Tous sont estimés pour l'élégance de leur

latinité moderne ; mais tous ont écrit en déclamateurs & en Moines ; & nous avions dans le même temps un de Thou , dont le latin vaut bien le leur , & dont l'esprit vaut un peu mieux.

J'ai parlé ci-dessus des Poètes : reste les Critiques, les Commentateurs, Traducteurs, tous ceux qu'on désigne sous le nom générique de Littérateurs ; ce sont, au choix du panégyriste, Buffier, Bouhours, Brumoy, Jouvency, Sanadon, Ducerceau, Baudory ; Menetrier, Vavaiseur, Oudin, André, Berthier. La plupart ne sont gueres connus que dans les Collèges ; & les vers de Ducerceau sont très-mauvais, même pour les Collèges. La traduction du *Théâtre des Grecs*, de Brumoy, a donné aux gens du monde une idée des Poètes dramatiques de l'Antiquité, & toute défectueuse qu'elle était, elle n'a pas été inutile. Les Ouvrages élémentaires de Buffier ont disparu depuis long-temps, même des Ecoles, parce qu'on a fait infiniment mieux. Bouhours ne manquait ni d'esprit, ni d'une certaine critique ; mais l'excellente critique de Barbier-d'Aucour, si célèbre sous le nom de *Sentimens de Cléante*, a fait voir tout ce qui manquait à Bouhours.

Ce court résumé prouve que dans aucun genre les Ecrivains Jésuites n'ont pu atteindre plus haut que le second rang tout au plus, comme dans la Prédication &

dans l'Histoire, & que la plupart sont restés fort au dessous. Ce n'est pas le nombre, c'est la valeur des hommes qui pèsent dans la balance de la Postérité; & sous ce rapport, qui est celui de la raison & de la vérité, la Société cède à l'Oratoire, qui a son Massillon, & qui a de plus un Mallebranche, véritable Philosophe dans quelques parties de sa Métaphysique, quoique vif &inaire dans celles où il a voulu l'allier à la Théologie: les Jésuites n'ont pas un seul Philosophe. La Société le cède, pour la science & l'érudition, aux Bénédictins: elle le cède, dans l'Histoire, aux Genevois, qui ont un Anquetil, très-supérieur à tous les Historiens Jésuites: elle le cède à Port-Royal, dont le seul Pascal enlèverait à lui, par le poids de son génie, l'École toute entière d'Ignace, comme dans l'allégorie imaginée par Homère, Jupiter enlevait à lui tous les Dieux par la force de son bras; & ce même Port-Royal, qui n'était qu'une petite Communauté de Solitaires persécutés & opprimés, l'emporte encore sur la puissante Société par l'excellence de ses Livres d'éducation, regardés à jamais comme classiques.

M. l'Abbé Grosier, qui tire parti de tout, revendique en quelque sorte pour la Société des hommes célèbres qui en ont porté un moment la robe, à peu près comme une Maison d'Éducation revendi-

querait la gloire qu'auraient acquise depuis les Eleves. Il est vrai que c'est dans une modeste cellule, comme il le dit fort bien, qu'est né le charmant Poème de Vert-Vert : c'était en effet un prodige ; mais il est unique ; Vert-Vert & la Chartreuse étaient vraiment des fruits étrangers au sol qui les portait ; & quand l'Auteur voulut s'élever jusqu'au Mechant, il y avait long-temps qu'il avait quitté sa cellule. Il en était de même de Guymond de la Touche, quand il donna *Iphigénie en Tau-ide.* » Les Gedoyne, les Fraguier, les d'Oliver, les Velly, les Marfy, les Desfontaines, les Fréron ». J'ai déjà remarqué combien ce plurier *les*, employé *per emphasim*, comme disent les Grammairiens, était aujourd'hui ridiculement prodigué. Nos Journaux, nos Brochures en sont remplis. Quand on dit *les* Voltaire, *les* Montesquieu, *les* Rousseau, tout Lecteur sent la convenance de cette formule qui désigne les hommes rares ; mais quand on l'applique à ce qu'il y a de plus commun, il reconnaît la petite charlatannerie mal-adroite de la médiocrité qui voudrait usurper les honneurs du génie. D'Oliver était un bon Grammairien & un très-faible Traducteur ; Gedoyne nous a laissé une Traduction de Quintilien justement estimée, mais qui pourrait être beaucoup meilleure ; Fraguier est du commun des érudits, & Velly du commun des Histo-